

Opérations SURVIE : du vécu par

... Philippe Desage

.... Nous partons un soir à deux. Je ne me souviens pas qui était avec moi.

Première partie de l'épreuve qui se déroule de nuit : orientation à la boussole, traversée de ruisseau, lecture de carte, tracé de notre parcours, bivouac etc ...

Mais surtout, nous devons faire face à nos besoins alimentaires dans des conditions « rustiques ».

Nous partons avec, entre autres, dans notre sac une pâte à pain préalablement préparée par nos soins que nous sommes censés faire cuire au feu de bois entourée autour d'un bâton.

Au petit matin, nous arrivons à Bourg d'Iré et rencontrons un copain du collège, Claude Delestre. Claude, le bien surnommé « mitron » car fils du boulanger local.

Ni une ni deux, Claude nous emmène chez lui et ses parents nous invitent à un copieux petit déjeuner fait de pain, pâtisseries et viennoiseries maison.

Nous repartons de chez eux, les poches et sacs à dos pleins de bonnes choses.

Qui aurait pu refuser une telle invitation et une telle bienveillance, si l'on se souvient des petits dej. assez moyens du collège et si l'on tient compte de la nourriture que nous étions censés absorber pendant de raid ?

Avant notre retour, il a fallu cuire notre pain car, en guise de contrôle, nous devions en ramener un morceau à la base.

Je ne me souviens même pas si nous l'avons goûté.

Si ces lignes sont publiables et publiées, peut-être mon coreligionnaire de raid se reconnaitra t il ?

... Lois Jammes

En relisant les commentaires de Philippe Desage concernant les raids scouts, je me suis souvenu de mon raid à moi à 13 ou quatorze ans. Il s'agissait d'une épreuve pour obtenir un badge quelconque sans doute : trois jours seul sans avoir le droit de parler à quiconque en suivant un itinéraire à la boussole.

Dans le sac à dos, un tapis de sol (sans la tente, évidemment, c'aurait été trop facile), deux ou trois patates et peut-être un peu de farine comme le mentionne Philippe. Me voilà parti donc, un soir, sûr de réussir car j'y croyais. Ma boussole m'emmène directement vers la forêt d'Ombrée qu'il me faut traverser. De nuit, seul et dans les bois... Mon cœur battait et je sursautais au moindre bruit. Cent mètres, deux cents mètres peut-être, guère plus... la trouille me prend et je rejoins vite fait la route qui traverse la forêt, je marche bien au milieu, je promène le faisceau de ma lampe torche (les militaies coudées) à droite et à gauche, je chante pour bien indiquer ma présence aux bêtes "sauvages". Mais on ne dort pas sur du bitume, alors je m'enfonc de nouveau dans les ténèbres certainement remplis d'yeux qui m'épient. Un ruisseau. Pas envie de manger, je m'enroule dans le tapis de sol et attend le sommeil. Il pleut, ça craque autour de moi, une course, un chevreuil ? je n'ose penser aux sangliers...

La clarté du matin change tout et je rigole de mes frayeurs nocturnes. Je me souviens avoir déterré et cuit des rizhomes de sceau de salomon, les patates à moitié crues et entendu mes gargouillements de mon estomac qui protestait. Mais j'ai tenu bon, je n'ai parlé à personne (pas trop difficile pour moi) et mes "chefs" n'ont jamais rien su de cette nuit-là.

Quarante ans plus tard, me voilà dans les mêmes conditions en pleine Amazonie dans un campement de biologistes. Pas un humain à la ronde et aucune possibilité avant une semaine de retourner au village le plus proche, c'est-à-dire à 4-5 h de là. Me voilà parti seul, de nuit, volontairement cette fois, je veux écouter les bruits de la forêt. Ma frontale est bien utile pour repérer les yeux des insectes, batraciens ou animaux plus gros. Sorte d'extraterrestre dans ce monde étrange, je navigue dans une bulle de lumière de quelques mètres de diamètre avant de m'asseoir sur un tronc. J'éteins ma lampe. La forêt vit surtout la nuit. Hululements, croassements de toute sorte, cris stridents, branches qui tombent, courses précipitées... la forêt n'est jamais silencieuse, elle palpite, grouille, tue, mange, naît et meurt en suivant le cycle du soleil. Immobile

dans cette obscurité si dense qu'elle en serait presque palpable, je me souviens alors de la forêt d'Ombrée...

... Etienne Charbonneau

Et comme ce fut le cas pour toi, le souvenir que tu partages avec Philippe éveille chez moi un vieux rappel de raid nocturne. C'était avec la troupe scoute de Saumur (navré, c'était bien avant Combrée). On était encadrés par des jeunes militaires passionnés de cartes d'état-major qui se dévouaient à leurs heures perdues. Formidables façons de découvrir la forêt de nuit !

Le jeu était le suivant : transportées en camion, les patrouilles ont été disséminées à l'orée d'une grande forêt du nord-saumurois en début de nuit. Programme : marcher tout droit à la boussole à travers les futaies car, c'est calculé, vous allez rencontrer des patrouilles d'une troupe parisienne réparties à cette intention dans l'autre sens.

On marche longtemps, très longtemps. L'angoisse gagne quelques individus dont je suis quand on ne parvient pas à croiser nos parisiens. Très tard au fond de la nuit je me souviens alors que l'un de nos chefs de troupe m'a confié en toute discrétion avant de partir, à moi le cul de pat, une enveloppe au cas où l'on serait paumés, avec ordre de n'en rien dire à personne auparavant.

Le CP ouvre l'enveloppe. A l'intérieur, le gag : il n'y a pas et il n'y aura pas de patrouille parisienne. Vous êtes au milieu de la forêt, débrouillez-vous pour y dormir et en ressortir demain comme vous pouvez.

Bon, c'est vrai, je n'étais pas seul, mais il y a des circonstances où la vie en groupe rajoute à l'anxiété. On a dormi sur place, au milieu de tous les bruits que Philippe et toi racontez (sans parler de ceux que nous imaginions entendre). Le lendemain on a poursuivi dans la forêt jusqu'à tomber forcément sur un chemin. Inutile de te dire que le retour de toutes les patrouilles fut un festival de rires et de bonne humeur. Oubliés les bruits nocturnes.

L'autre immense souvenir de ces expériences scoutiques qui manquent un individu fut partagée avec la plupart des membres du groupe. C'était le raid survie à Chausey, une idée géniale de P'tit Louis. Là aussi, cela reste à écrire en complément des photos de Jean-Jacques Carré.

... Jean-Louis Boulangé

Opération survie dites-vous ? Je vous conte la mienne, même si à cette occasion j'ai plutôt ramer que creuser.

Je suis arrivé au collège comme interne à presque 9 ans en 7ième, la première année d'enseignement d'un certain Michel Leroy (1955) ; je n'avais jamais quitté ma famille (à Segré et Château-Gontier) et j'ai pleuré pendant deux trimestres. L'année d'après j'étais le plus jeune élève de sixième, surnommé Bibou par l'abbé Pavéc. Tout cela pour vous dire que j'avais « grand besoin de m'aguerrir ».

Au camp de Roncevaux en 1960, toujours cul de pat chez les Gerfauts, il a bien fallu acquérir des galons : d'où l'incontournable opération survie, avec de la farine, de l'eau, pas de sel et interdiction de « voyager ensemble » avec Nancel de Laforcade († 2015) ; c'était sans risque car nous avons été envoyés, le soir, à la boussole, dans deux directions opposées ... avec l'assurance qu'à un moment nous nous retrouverions !

Evidemment, la marche à la boussole en forêt était hésitante : me suis-je trompé d'arbre ? Mais tant qu'il a fait jour, ça allait, sauf que, vus la hauteur des fougères et le terrain accidenté, les choses se compliquaient et le moral suivait la configuration du terrain. Et puis il s'est mis à pleuvoir, de plus en plus fort et, le bouquet, ça été l'orage. Moi qui avait une peur bleue (?) du tonnerre et des éclairs dans la maison de Papa et Maman ! J'ai tremblé longtemps, sûrement de froid, mais surtout de trouille ... même si la pratique de l'autosuggestion m'a permis d'apprécier (?) les couleurs des éclairs, phénomène que je n'ai jamais revu depuis : à moins que la peur m'a fait inventer ces nuances de bleu, de rose, de orange, qui sait ?

C'est au pied du mur qu'on voit le maçon ... sauf que je n'avais pas le choix évidemment. Au bout sûrement d'heures interminables, quand l'orage s'est éloigné, j'ai décidé de dormir. Trouver un terrain à peu près plat, en pleine nuit, trempé, et puis se construire un semblant d'abri de branchages et de fougères ... on est scout, quand même !

Combien de temps ai-je dormi ? Mystère.

Du bruit de pas et de bavardages m'ont réveillé, pour me retrouver nez à museau avec un âne : grande trouille à nouveau ! Ce n'étaient que les « contrebandiers » qui passaient avec leurs bourricots chargés sur le chemin (le seul terrain plat, certainement). Personne ne m'a rien dit, je n'ai pas cherché à parler (peut-être n'y serai-je pas arrivé). Mais le soleil brillait et j'ai repris la route à la boussole sous un grand soleil.

J'ai fini par arriver près d'une maison de pierre en ruine dont le rez de chaussée était occupé par des porcs ... beaucoup plus sales que moi, quand même ! En voulant voir l'intérieur, je m'aperçu que l'on avait mis des planches sur la fange odoriférante : sympa. Et que trouvais-je au premier étage en train de s'étirer, Nancel qui avait trouvé refuge là pendant l'orage : les enfants de maintenant diraient « trop la chance ». La photo ci-contre est la seule que j'ai prise ce jour-là ... quand j'allais mieux !



Peu de temps plus tard, sans avoir réussi à attraper le moindre moineau ou rongeur à faire rôtir, nous avons fait « notre pain » et avons dégusté goulument cet ersatz. Un petit village est apparu au détour d'un chemin, avec une fontaine plus que bienvenue ; nous avons ouvert chacun notre enveloppe qui nous affirmait que nous aurions dû nous rejoindre un peu avant ce village ? Fiers qu'on était ! ET, là, hérésie et/ou trahison, Nancel a acheté je ne sais plus quoi à manger, car nous l'avions bien mérité ... et c'était agréable quand même ! Nous avons décidé de terminer notre test de survie à la carte d'état major.

Je n'ai jamais su si Louis Bricard, l'abbé Germon et Bernard Guérif, mon chef de pat, nous avaient cru ! Bien sûr, nous avons tu notre achat. Et depuis je ne crains plus les orages !

Mais cette aventure m'a forgé une façon d'être, ça, j'en suis sûr : ne jamais s'avouer vaincu, résister et repartir plus fort !

Je me demande même si ce n'est pas à cette « opération survie » que vous devez mon insistance à atteindre les buts que je me suis fixés.

Je crains que nos ados d'aujourd'hui sont très très loin de tout cela, de toutes façons personne n'aurait l'idée de les lâcher dans la nature sans téléphone, sans guide vers McDo et sans skate.

Merci Louis-Marie pour avoir retrouvé ce mot de résilience !

N.B. Je viens de retrouver dans le fond d'une caisse, un paquet de photos et négatifs sur les camps de Lamastre en 1959, celui de Roncevaux en 1960, celui de Pâques à Chazé-Henry en 1960